

ELLE TOURMENTA, très tôt, mes nuits d'insomniaque ; cent et mille silhouettes se pressèrent dans l'obscurité — puis elles se dissipèrent.

Cela commença, vers la fin des années 60, après que j'eus vu, et aimé, quelques films ou lu quelques livres : des femmes d'un autre temps — Oriane de Guermantes, Clavdia Chauchat, la baronne Moes, voire Sophie von Essenbeck, sinon même Micól Finzi-Contini.

Nafala Waller von Schwartzenberg, princesse par alliance, au lendemain de 1918, avait parfois leur vocabulaire, leurs tics, leur grande forme ; son prestige et sa réputation conféraient à ses discours quelque chose de condensé, parfois de précieux. Son expérience réussissait à les ramasser et, progressivement, à les rhabiller, qu'elle les prononçât à Prague, à Berlin, à Vienne, à Athènes ou à Paris.

Un désir : raconter une histoire dans une ville-lune sortie de ce *nulle part* qu'avait été la maison de mon enfance. Qu'on en tire une légende. Ou une bande dessinée. L'amour. La haine. La guerre. Une guerre annoncée. Quand elle sera déclarée, vous ne la verrez jamais.

— Qu'est-il advenu à cette femme ? demandez-vous.

— Non pas une mais *deux femmes*. Elles aimèrent un jeune homme et s'aimèrent difficilement, puis mystiquement, encore que cet adverbe convienne davantage aux sentiments de Pauline Lamballe-Violet.

— Et lui, qui aima-t-il ?

— Pouvait-il aimer ? *Leur* amour, s'il y en eut, sera tentaculaire et, si imprécis ce mot pourrait paraître, ce qu'il présume lui en inspirera de la haine. Ce sera un neurasthénique. Ajoutez le fond : la blessure incurable de la guerre ; elle transformera, émoussera sa répulsion D'ÊTRE.

— Pourquoi Nal ?

— Pourquoi pas Nal ? J'ai dit, dans un autre livre, mais sans aller au bout de la lumière et de la nuit fixées dans ces pages, pourquoi Prague...

— En effet !... Du sacré ?

— Quand il y a de l'humanité, le sacré est-il si loin ? Nafala Weill-Breslau Waller von Schwartzenberg voyait dans la moindre pierre de sa ville l'indice d'une lumière humaine ; et si l'on ajoute qu'il s'en exhausse une beauté constamment religieuse — un lieu, des hommes — alors ne nous étonnons pas que son œuvre en ait été estampée. L'un des pays les plus captivants d'Europe a dû payer, au centuple, la trahison de ses garants et celle de ses clercs.

En ma vingtaine ou en ma trentaine, je voulus savoir ceci : le nom « Prague » ressortit-il à tel radical, à telle étymologie ? Quand je m'y rendis dans les années 70 et 80, la ville frappait par son silence et sa grisaille. Voici plus de quarante ans, avait paru, chez Champ Vallon, un *Prague* du poète Petr Král, en un temps où l'Europe s'exténuaient, comme toujours, à définir le bien et le mal ; il y décrivait

cette manière qu'avaient les Pragois « à s'enfuir au plus secret du gris et du silence », un « gris de Prague, un manteau de poussière qui vous recouvre, auquel on est cousu, mais que, plis par plis, on fait aussi onduler jusqu'à l'horizon. » Déjà, en 1936, Camus y avait effectué un voyage ; il avait noté un « sentiment profond de l'exil et la nausée de l'existence. » Il en tirera, dans l'immédiat après-guerre, *Le Malentendu*. Au lendemain de sa déssoviétisation, Prague, encore un peu noirâtre, mais déjà pimpante en maints endroits, avec de tonitruants orchestres de jazz près du pont Charles, ne m'infiltra pas le mal-être auquel des promeneurs étrangers, ont souvent fait écho. En 1936, la princesse, antinazie farouche, n'imaginait pas qu'à trois ans de là, elle serait le personnage fuligineux à la recherche duquel nous menons cet effort narratif. La merveilleuse lampée de bonheur après le Protectorat de Bohême-Moravie et la mainmise de Moscou, de 1939 à 1989, un demi-siècle, avait quelque chose de solaire, aussi solaire que serait la racine *práh*, émanant du verbe tchèque *prahnout* (« se dessécher, être sec, brûlé par le soleil. ») Être né au plus près du soleil sans encourir ses irradiations et avoir, tout timidement, prononcé le mot « Prague », à mes parents ahuris, me frappa, en ma trentaine et en ma quarantaine quand je songeai à ce livre ; il y a, parfois, par-delà la raison d'un acte, comme un lien initiatique, une élévation, même une prière. On se juche à la hauteur d'un sentiment très particulier, j'ai tenté de n'en pas démeriter.

— Une autre ville ne pouvait-elle donc pas vous offrir telle quête, voire telle assomption ? Laissons de côté Berlin ou Vienne à qui M^{me} Waller von Schwarzenberg semble si attachée. Budapest dispose d'une force romanesque encore

plus prégnante, y compris dans l'abjection et le malheur. Quant à Varsovie, sur ce chemin qui menait à l'URSS, *servus terrae* pour la direction allemande, vous savez quelle place elle tient dans le martyrologe juif moderne.

— Enfant, j'ignorais tout de l'Histoire. Varsovie, ne pouvait pas, dans l'itinéraire décliné, et pas une seconde, faire saillir une image plus ou moins sanctifiée comme Prague ; les trois syllabes de la capitale des Polonais disposaient peut-être d'une charge auditive particulière, toute ronde et toute linéaire, mais dans la maison de mes parents, il n'y avait eu qu'un livre, qu'une forme de liberté et le miracle n'a pu cristalliser telle batelée ni en faveur de Varsovie ni en celle de Berlin ou de Vienne. Du reste, un événement, dans l'histoire d'un homme, dépend de certains courants ; c'est un peu, au soir de ma vie, que je puis embrasser une ligne d'horizon dans son trait le plus net. Concernant Prague, je file la métaphore ; je peux dire, à l'irritation des uns et au plaisir des autres, que la cité vltavienne est descendue vers mon enfance (prosaïquement : à travers un dictionnaire français) ; elle a habité l'espace très étroit et très secret dévolu à l'imaginaire d'un enfant saharien. Bien mal je reproduirais le miracle dans ce livre fait pour trois âmes, il n'est de lieu au monde dont j'aurais tiré une inspiration continue, pas même Paris qui exige un contrôle de soi permanent — Paris repu de certitudes et de charités artificielles, mais la seule ville où je puis vivre, écrire, éditer, même si le mot « liberté » qu'on prononce jusqu'à l'irraison est, et à la mesure des péroraïsons locales, en équilibre constamment instable.

— Qu'advient-il à vos personnages ?

— Ce qu'il advient aux êtres sensibles : la princesse Waller von Schwartzenberg, Nal sont issus d'un curieux

mélange de communautés, fût-ce au demi ou au quart, la tchèque, l'allemande, la juive. Je ne voulais et ne veux aborder la trahison allemande qu'à partir du destin très particulier de Nafala et de son fils, exemples périphériques mais d'autant plus étonnants qu'ils sont Allemands de par l'Histoire européenne, en Bohême. Dans ce curieux morceau de terres enforestées et civilisées, des Juifs se sont installés il y a un millénaire au moins. Enfin il y a Prague, comme une étoile. Grand centre où sont nés quelques-uns des plus grands créateurs de la prose et de la poésie de langue allemande.

— Carrefour délicat.

— La découverte de quelques films, de quelques livres ont abouti à cette histoire qui relève de fantômes, d'individus faits avec du verre. Son fond tient à une réalité — elle a passé le gué, s'est juste blanchie comme on blanchirait un arbre dont on détesterait le vert feuillage. Quoi que vous me seriniez, il y a encore, dans la conscience troublée des Européens, ceci : le Juif est un paria, en entier, au demi ou au quart. Il m'est resté de Kafka, dans *Le Château*, cette fameuse injonction, sinon cette loi : « Vous n'êtes pas du Château, vous n'êtes pas du village, vous n'êtes rien. »

— Les Pragoïses reconnaîtront-ils leur ville ?

— Les Parisiens ou les Berlinoïses retrouveront-ils la leur, dans des conditions plus ou moins ressemblantes au motif qui court d'un point à l'autre dans ce livre ? Le génie tchèque a fait de l'ironie et de la satire comme le cœur battant de sa résistance aux oppressions étrangères. Les personnages que ce livre décline sortent d'une lune qui serait tombée sur terre. Et j'ai davantage pensé à Visconti qu'à Miloš Forman en contextualisant les images de cette histoire.

Il est vrai, sous le régime totalitaire du parti communiste tchécoslovaque, l'apport des Juifs tchèques et allemands et des Allemands en tant que tels, a été largement sous-estimé. Notre Prague est une étoile, une image de conte, et précisément une féerie, sans doute tragique, dont le nom et la transparence sont ceux d'une fenêtre ; elles ont dicté un projet méandreux ; s'il y a aboutissement, l'auteur ne le doit guère à quelque devoir littéraire servile.

La princesse Waller von Schwartzenberg et, d'une certaine manière Nal, son fils — enfantés tous deux à Prague — sont passés au « rien » kafkaïen.